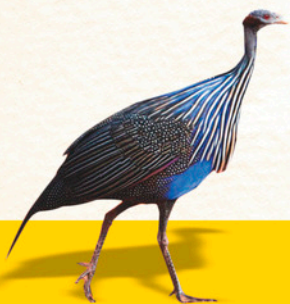


DAPHNÉ
SHELDRIK

Une histoire d'amour africaine



*Sur cette majestueuse terre
d'Afrique, c'est là que
mon histoire commence...*



libres **Champs**

Une histoire d'amour africaine

DAPHNÉ SHELDRICK

Daphné Sheldrick, celle qu'on surnommerait « la mère des éléphants », voit le jour en juin 1934 dans une ferme de colons britanniques, au Kenya. Tout la prédestine à vivre au plus près de la nature, surtout son extraordinaire empathie envers les animaux. Mais rien n'annonce qu'elle se lancera à corps perdu dans la guerre contre les chasseurs d'ivoire, ni qu'elle consacrerait sa vie aux bébés orphelins victimes du braconnage.

Le récit de cette femme d'exception traverse le ^{XX}e siècle et rend compte des soubresauts de l'histoire : les guerres mondiales, la révolte mau-mau, l'indépendance kenyane... Un destin romanesque, au cœur du monde sauvage, plein de chair, de passions et de violence.

Décédée en 2018, **Daphné Sheldrick** a reçu de nombreuses distinctions et s'est fait connaître dans le monde entier par son travail pour la protection des éléphants. Le David Sheldrick Wildlife Trust, qu'elle a fondé en l'honneur de son mari, œuvre pour la sauvegarde de la faune sauvage au Kenya.

Traduit de l'anglais par Johan-Frédéric Hel-Guedj.

«Un extraordinaire tableau de la vie dans la brousse, aussi émouvant que passionnant.»

BBC WILDLIFE

libres **Champs**

Une époque, un récit, l'exactitude des sources racontées à la manière d'un roman car la réalité, souvent, dépasse la fiction.

Flammarion

Une histoire
d'amour africaine

DANS LA MÊME COLLECTION

- Ken Alder, *Mesurer le monde.*
Alessandro Barbero, *Le Jour des barbares.*
Alessandro Barbero, *Waterloo.*
Kate Cambor, *Belle Époque.*
Edmund de Waal, *Le Lièvre aux yeux d'ambre.*
Antonia Fraser, *Marie-Antoinette.*
Stephen Greenblatt, *Quattrocento.*
Stephen Greenblatt, *Will le Magnifique.*
Thomas Harding, *Hanns et Rudolf.*
David G. Haskell, *Un an dans la vie d'une forêt.*
Laure Hillerin, *La Comtesse Greffulhe.*
Eric Jager, *Le Dernier Duel.*
Siddhartha Mukherjee, *L'Empereur de toutes les maladies.*
Graham Robb, *Sur les sentiers ignorés du monde celtique.*
Graham Robb, *Une histoire buissonnière de la France.*
Graham Robb, *Une histoire de Paris par ceux qui l'ont fait.*
Stacy Schiff, *Cléopâtre.*
Guy Walters, *La Traque du mal.*
Mitchell Zuckoff, *Les Disparus de Shangri-La.*

DAPHNÉ SHELDRIK

**Une histoire
d'amour
africaine**

*Traduit de l'anglais
par Johan Frédéric Hel-Guedj*

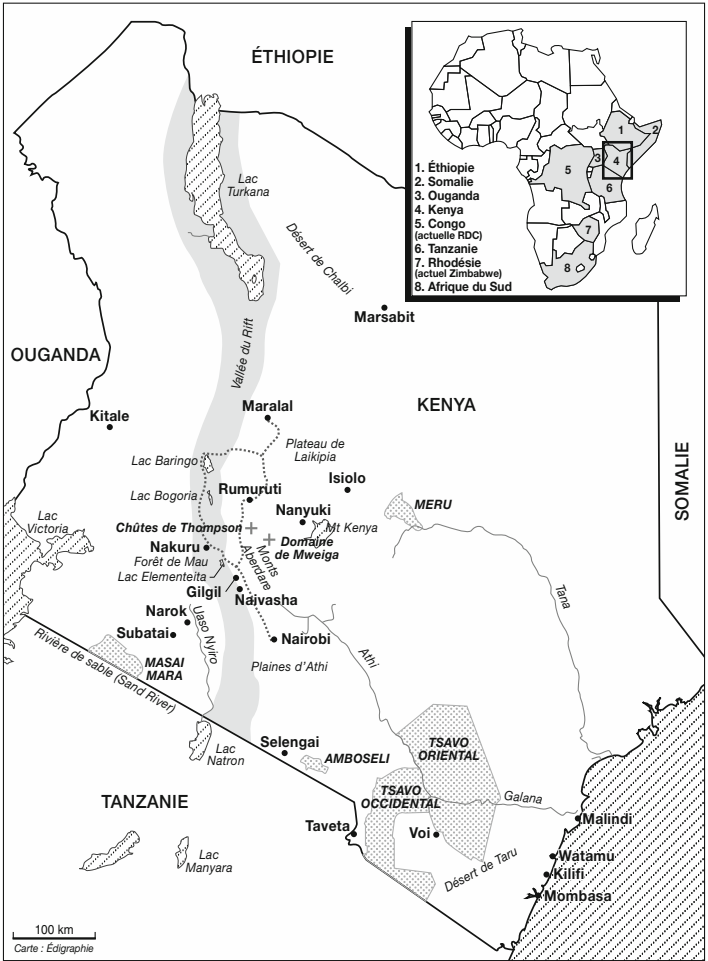
libresChamps

Copyright © Daphne Sheldrick, 2012.
L'auteur a fait valoir ses droits moraux.
Tous droits réservés.

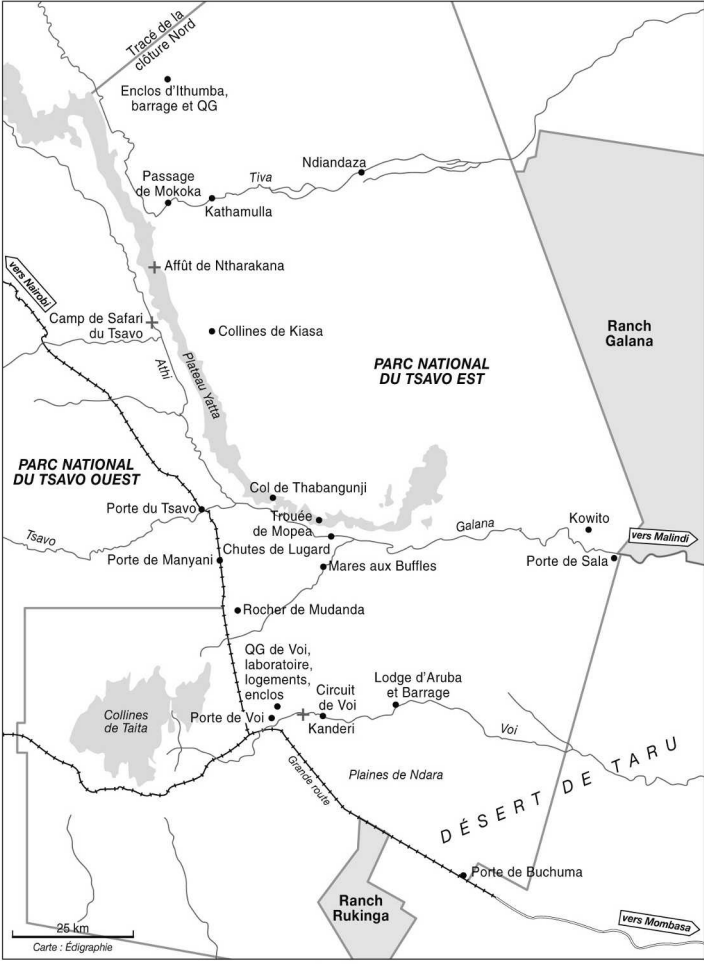
L'ouvrage original a paru sous le titre
An African Love Story. Love, Life and Elephants
aux éditions Viking/Penguin Books Ltd, Londres, 2012.

Traduction © Flammarion, 2013.
© Flammarion, 2018, pour cette édition.
ISBN : 978-2-0814-4899-5

Je dédie ce livre à la terre sauvage et à tout ce qu'elle renferme, à la mémoire de David et aux gardiens du Parc national du Kenya, ces pionniers, à ma famille, à mes petits-enfants, afin qu'ils sachent ce qu'était ce monde, autrefois.



Le Kenya



Le Tsavo

PROLOGUE

La journée avait bien commencé. Nous étions dans le parc national de Tsavo, mon ami et moi, au milieu d'une végétation broussailleuse et des troupeaux sauvages, à la recherche d'Eleanor. J'étais impatiente de retrouver cette éléphante si chère à mon cœur. Après tant d'années d'engagement auprès de ses congénères, cela ne faisait aucun doute : l'essentiel de ce que je savais sur ces mastodontes, c'était Eleanor qui me l'avait appris. Ensemble, nous avons vécu le meilleur et le pire. C'était ma vieille amie.

La trouver ne fut pas une tâche facile. Le parc de Tsavo s'étend sur près de 12 000 kilomètres carrés. Ce matin-là, nous la cherchions à l'endroit où j'avais entendu dire qu'elle se trouvait encore la veille. En maintes occasions déjà, me doutant qu'elle avait rejoint un troupeau sauvage, je l'avais simplement hélée et elle s'était tranquillement détournée de son groupe pour venir à moi. Nous avons partagé tant de moments de tendresse : le picotement de sa trompe hérissée de poils délicatement enroulée autour de mon cou ou le salut de son pied gigantesque, qu'elle levait pour que je le prenne dans mes bras.

Je connaissais Eleanor depuis qu'elle était devenue orpheline, à deux ans – elle avait maintenant la quarantaine, le même âge que Jill, ma fille aînée – et il existait entre nous

un lien étonnant, fait d'amitié et de confiance, qui avait perduré après son retour en brousse.

Enfin, nous repérâmes un troupeau sauvage. De loin, au milieu de la masse en mouvement de ses congénères, il n'était jamais facile d'identifier avec certitude Eleanor et, convaincue qu'elle me reconnaîtrait toujours, je n'en avais jamais éprouvé la nécessité. À l'inverse des autres éléphants sauvages du Tsavo, qui n'avaient aucune raison d'aimer les humains ou de se fier à eux, quand je l'appelais, elle avait toujours envie de venir me saluer, ne serait-ce qu'en souvenir du passé. J'ai fini par en apprendre beaucoup sur la mémoire des éléphants et les profondes similitudes entre la sensibilité de ces pachydermes et la nôtre. Après tout, cela fait toujours du bien d'être accueillie par une vieille amie, on se sent reconnue, désirée.

Une grande éléphante se trouvait là, occupée à boire dans une mare boueuse, et sa famille s'éloignait déjà entre les broussailles. À cette distance, elle ne ressemblait pas tant que cela à Eleanor : elle était aussi grande, mais plus trapue. J'en fis part à mon ami.

— Quelle déception, me dit-il. Moi qui espérais tant faire sa connaissance.

— Je vais l'appeler, lui suggérai-je. Si c'est Eleanor, elle me répondra.

Et elle me répondit. L'éléphante, intriguée, leva les yeux vers moi, les oreilles légèrement dressées. Elle s'éloigna de la mare et s'avança droit vers nous.

— Bonjour, Eleanor. Tu as pris du poids, dis-moi.

Je la regardai dans les yeux, d'un ambre clair un peu inattendu. J'avais le souvenir fugace d'une couleur plus foncée, que je m'empressai d'écarter. Ce devait être Eleanor. Les éléphants sauvages du Tsavo ne s'approchaient pas des humains avec une telle confiance. Après l'« holocauste » du braconnage, entre les années 1970-1980 et le début des années

1990, les troupeaux de la région conservaient une méfiance instinctive envers notre espèce.

— Oui, affirmai-je à mon ami. C'est bien Eleanor.

Je levai la main, je lui flattai les joues et, en la caressant sous le menton en guise de bonjour, je sentis l'ivoire froid de ses défenses. Elle avait le regard doux et amical, les yeux ourlés de longs cils noirs. Son attitude paraissait accueillante.

— Elle est belle, murmura mon ami. Mets-toi à côté d'elle, que je fasse une photo.

Je pris la pose à côté d'une de ses pattes avant, colossale, et levai la main pour caresser l'arrière d'une oreille, juste au-dessus, ce que j'adorais faire avec Eleanor. La face cachée d'une oreille d'éléphant est aussi douce et lisse au toucher que de la soie, et toujours d'une fraîcheur délicieuse.

Je n'étais absolument pas préparée à ce qui se produisit ensuite.

L'éléphante recula d'un pas, balança sa tête gigantesque, me souleva en se servant de sa trompe et me projeta dans les airs, tel un fêtu de paille en apesanteur, avec une force telle que j'allai m'écraser sur un gros affleurement rocheux, à six ou sept mètres de là. Me redressant tant bien que mal en position assise, j'entendis et je sentis mes os craquer, et je compris aussitôt que le choc m'avait fracassé la jambe droite. J'avais une blessure ouverte à la cuisse, qui saignait abondamment. Curieusement, ce n'était pas douloureux – enfin, pas encore.

Mon ami poussa un cri. L'éléphante – j'étais certaine à présent qu'il ne s'agissait pas d'Eleanor – se rua vers moi et resta en arrêt au-dessus de mon corps meurtri. Je m'apprêtais à vivre mes derniers instants. Je fermai les yeux et me mis à prier. N'ayant eu aucun motif de me plaindre de l'existence jusqu'ici, je n'avais pas la moindre envie de quitter ce monde. Assaillie d'idées confuses, je cédaï à la panique. Mais soudain il y eut un moment de flottement – comme si la terre avait cessé de tourner – et, quand je rouvris les

yeux, je sentis l'éléphante glisser délicatement ses défenses entre la roche et moi. Plutôt que de me mettre à mort, elle avait choisi de m'aider en m'encourageant à me relever. Je songeai : c'est ainsi qu'elles se comportent avec leurs éléphants.

Mais, à cet instant, soulever mon corps en morceaux risquait d'avoir de graves conséquences.

— Non ! hurlai-je en frappant l'extrémité de sa trompe humide qu'elle approchait de mon visage.

L'œil doux et inquiet, elle me considéra de haut, les oreilles déployées comme deux cartes du continent africain. Ensuite, levant un pied énorme, elle se mit à me tâter délicatement partout, en m'effleurant à peine. Ses grands pavillons se dressaient à angle droit par rapport à sa tête immense et elle me contemplait : je gisais à terre, incapable de bouger, à quelques centimètres de la pointe de ses longues défenses acérées. Je sus alors qu'elle n'avait pas l'intention de me tuer – les éléphants ne mettent pas les pieds n'importe où et ne piétinent pas leurs victimes. S'ils veulent vous tuer, ils s'agenouillent et vous écrasent sous la bosse de leur trompe, à la jonction du front.

Ce fut à ce moment-là que je compris – avec une lucidité stupéfiante qu'à ce jour je n'ai pas oubliée – que, si je devais survivre, il me faudrait m'acquitter de ma dette envers la nature et tous les animaux qui avaient tant enrichi mon existence. J'avais beau sentir les os fracturés de mon corps meurtri, le feu de la douleur m'engloutir et savoir que l'une de mes créatures bien-aimées était la cause de cette souffrance, ce fut là, à cet instant, que je m'en rendis compte : j'avais le devoir absolu de transmettre mes connaissances, mon intime compréhension des animaux sauvages de l'Afrique et toute la force de mon lien d'appartenance au Kenya.

Je pensais : si je survivis à cela, j'écrirai. Ce sera mon legs. J'écrirai ce que j'ai appris en voulant contribuer à la protection de la faune de cette terre magique. Et ce fut comme

si l'éléphante avait lu dans mes pensées. Il y eut un instant de silence tendu, au cours duquel elle me lança un dernier regard, avant de reculer et de s'éloigner lentement. Je survivrai. De son côté, mon ami, secoué, réussit tant bien que mal à rejoindre notre chauffeur et tous deux allèrent chercher de l'aide.

Après plusieurs heures allongée au pied du rocher, en proie à une douleur indicible, je fus enfin secourue. Mais mon supplice ne faisait que commencer : je dus subir d'interminables opérations, une série d'infections galopantes, des greffes osseuses et il me fallut des mois de convalescence pour réapprendre à marcher. J'étais néanmoins en vie, et toujours là, en Afrique. J'avais sans doute survécu grâce à cette aptitude extraordinaire qu'ont les éléphants à échanger entre eux des messages très élaborés. Car nous découvrîmes qu'Eleanor connaissait Catherine – le nom que nous donnerons ensuite à mon agresseur – et qu'elle avait pu lui signaler que j'étais une amie.

Dix ans ont passé, au cours desquels j'ai entrepris le travail que je m'étais promis de faire. En voici le fruit : l'histoire de mes ancêtres colonisateurs, de mon enfance dans la ferme de mes parents, de mes safaris et de mes nuits à la belle étoile, de mon âme sœur, David, de mes filles, Jill et Angela, de notre orphelinat pour éléphanteaux, l'histoire de tous ces animaux qui ont infiniment enrichi mon existence, que j'ai élevés, aimés et accompagnés comme une mère de substitution.

Plantée dans le décor de cette terre majestueuse d'Afrique, berceau de l'humanité, c'est là que mon histoire commence.

LES COLONISATEURS

« Ce que nous sommes, c'est l'offrande de Dieu aux hommes ; ce que nous devenons, c'est l'offrande des hommes à Dieu. »

Anonyme

Mes ancêtres partirent s'installer au Kenya tout à fait par hasard. Au début du XX^e siècle, mon arrière-grand-oncle Will menait une existence relativement prospère au Cap-Oriental, en Afrique du Sud. Au milieu des années 1820, sa famille – mon arrière-grand-mère était la sœur de Will – avait quitté l'Écosse rurale pour l'Afrique. Will était un homme capable et plein de ressources. Il avait travaillé dur dans des conditions difficiles, cultivé la terre, élevé une famille tout en aidant son entourage à survivre aux séquelles de la guerre des Boers. Volubile et charismatique, l'œil malicieux, passionné de chasse au gros gibier, ce personnage avait parfois les moyens de s'offrir un billet pour le Kenya. Il embarquait à bord d'un des tout premiers vapeurs de l'époque pour assouvir son appétit de territoires et d'animaux sauvages. Avec sa faune abondante, ses plaines herbeuses et vallonnées – littéralement la grande réserve du monde vivant –, le Kenya était la terre où son cœur prenait

son envol, où mon arrière-grand-oncle Will se transformait du tout au tout.

Ce fut durant l'une de ces expéditions de chasse, au printemps 1907, qu'il se lia d'amitié avec sir Charles Eliot, le gouverneur de la colonie britannique du Kenya, alors embryonnaire. D'emblée, ces deux individus furent attirés l'un vers l'autre : Will, le vrai pionnier, était homme à réaliser les choses et, en véritable responsable politique, Eliot, lui, était homme à offrir de quoi les réaliser. Un matin, dans le bush, Eliot soumit à oncle Will une proposition fort attrayante : s'il réussissait à amener vingt familles au Kenya, le gouvernement leur allouerait des terres où s'installer, gratuitement. Cette semaine-là, Eliot venait de recevoir ordre de Londres d'accélérer le développement de la colonie, de poursuivre l'expansion de l'unique piste au-delà de Nairobi et d'attirer des colons blancs afin d'y étoffer le commerce et d'accroître les ressources nécessaires à la ligne de chemin de fer. Le gouvernement britannique, qui, à ce stade, avait déboursé 5 millions de livres, souhaitait en percevoir quelque bénéfice et de préférence à échéance point trop lointaine.

Le Kenya n'était pas en soi ce qui motivait l'engagement de la Grande-Bretagne en Afrique orientale – c'étaient plutôt l'Ouganda et les sources du Nil. Le gouvernement de Sa Majesté voulait empêcher les Allemands et les Français de compromettre son accès au canal de Suez et à la route commerciale vers l'Inde, alors joyau de la couronne impériale. La construction de la voie ferrée se révéla une entreprise colossale et des milliers de travailleurs sikhs furent acheminés des Indes britanniques pour entamer sa construction. Au Kenya, à partir de la ville portuaire de Mombasa, cette voie ferrée serpentait entre plusieurs zones de peuplement – à travers une brousse épaisse et inhospitalière débouchant sur les vastes herbages des plaines, jadis les meilleurs pâturages des habitants de cette terre, les Masaïs. À la fin

du XIX^e siècle, cette tribu autrefois dominante avait été décimée par la variole.

Oncle Will était si amoureux du bush kenyan, si captivé par l'idée d'aller vivre dans ce pays étonnant qu'il abrégéa son voyage pour commencer le recrutement. Il n'eut pas à chercher bien loin, car cette branche de notre lignée était composée de géniteurs prolifiques. De ses trois femmes il avait lui-même eu dix-sept enfants, qui en avaient à leur tour mis au monde beaucoup d'autres. Enthousiasmé par l'opportunité qui s'offrait à lui, il sut convaincre une partie de ses proches. Puis il sollicita sa sœur – mon arrière-grand-mère Aggett. Son époux et elle – avec leurs huit enfants – constituaient des cibles parfaites. Pour grand-papa Aggett, les choses n'allaient pas trop bien. Ayant un dangereux penchant pour l'alcool et le jeu, il était de mèche avec rien moins que le directeur de la banque locale, qui veillait à ce que l'on ferme opportunément les yeux sur le découvert croissant de son compte, et était endetté jusqu'au cou. La précieuse et vieille propriété de la famille, avec sa ferme jadis prospère, au Cap-Occidental, avaient dû être bradées et les conséquences de ses addictions l'avaient grandement assagi. Bien qu'approchant la soixantaine, il tenait à s'affranchir de sa réputation et entamer une nouvelle vie. Will lui tendait une bouée de sauvetage. Il la saisit avec gratitude.

Le mariage de la fille aînée des Aggett, Ellen Margaret, s'était rapidement mué en veuvage. Restée seule avec deux jeunes fils, Stanley et Bryan, elle était retournée vivre avec mes arrière-grands-parents. Ellen était une jeune femme au tempérament fougueux, connue pour sa force d'âme et son ingéniosité, et elle était plus que disposée à goûter à l'aventure. Cette décision décida de ma future vie : Ellen était ma grand-mère et son fils âgé de sept ans, Bryan, deviendrait mon père.

Will était un merveilleux conteur. Il savait évoquer la magnificence du Kenya, donner vie aux images de cette

terre, de ses peuples, de sa faune. Il voyait le Kenya comme un nouvel éden et la perspective d'y vivre comme une grâce. En l'espace de quelques mois seulement, sa force de persuasion suffit à convaincre vingt familles de tout abandonner au Cap-Occidental pour aller arpenter l'intérieur des terres inexplorées de l'Afrique de l'Est et y commencer une nouvelle vie. Ces gens descendaient d'une robuste lignée de pionniers – des individus stoïques, aventureux, épris de l'Afrique – et ils avaient dans le sang cette faculté de se déraciner, de survivre et de se construire un nouvel avenir. Ils avaient écouté les récits épiques de leurs parents, qui, en leur temps, avaient traversé d'autres territoires, et le désir de vivre une aventure analogue était ancré en eux. Je n'étais pas née alors, mais j'aurais adoré assister aux réunions de planification organisées par Will. À cette époque, un tel voyage exigeait une somme de préparatifs inimaginables. Leur point de chute, à Mombasa, avait beau être la plaque tournante de la côte et la voie ferrée avait beau atteindre Nairobi, à l'intérieur des terres, nos voyageurs se devaient de subvenir à leurs besoins sur tous les plans. Durant leur périple, il n'y aurait rien pour leur venir en aide – ni routes, ni boutiques, ni médecins, ni dentistes, ni pharmaciens. Ce sont eux qui auraient l'entière responsabilité d'assurer leur survie et de veiller à leur santé, à celle de leurs enfants et de leur bétail.

Il ne s'agissait pas seulement d'emporter quelques provisions. Une fois arrivés sur les parcelles qui leur avaient été allouées (s'ils y parvenaient), il leur faudrait quelques têtes de bétail reproducteur, ainsi que du matériel de ferme, des graines, des outils, des meubles et, surtout, des fusils et des munitions pour se protéger et défendre leurs biens. En matière de casseroles, de couvertures, de draps de lit, de tissus, de mercerie, de médicaments, de vêtements et d'ustensiles de toilette, les femmes ne devaient conserver que le strict nécessaire. À cet égard, le legs de leurs ancêtres colonisateurs était inestimable – des notes manuscrites très

denses, remplies de conseils pratiques sur l'autosubsistance, expliquant par le menu comment fabriquer du savon et des bougies, comment éduquer les enfants en chemin, quel usage faire des herbes, des baies et des plantes sauvages pour prévenir et guérir les maladies, et comment aborder les moments de fragilité émotionnelle et les inévitables sautes d'humeur. En ce temps-là, les femmes étaient des cuisinières hors pair, des couturières qualifiées, elles étaient résistantes et endurcies, mais pour ces familles la pénibilité de ce voyage et la dure réalité d'une vie où l'on repartait de zéro représentaient néanmoins un vaste défi.

Le jour arriva enfin où tous les préparatifs furent achevés. Il n'y avait plus moyen de reculer. Au mouillage à Port-Elizabeth, sur le littoral oriental de l'Afrique du Sud, l'*Adolf Woermann*, un navire allemand affrété pour la circonstance, s'apprêtait à recevoir les familles et leurs biens. Et Dieu sait s'ils en possédaient ! Une fois chargé, le grand navire devait avoir l'allure de l'arche de Noé, bruire et vibrer tout comme elle. Je m'en suis toujours fait une représentation très vivante, imaginant ma grand-mère et ses tout petits enfants engloutis au milieu des bêtes (bétail de premier choix, bœufs de trait, chevaux de monte, vaches laitières et bœufs de boucherie, moutons, chèvres laitières, volailles, canards, oies et dindes, animaux domestiques de toutes sortes) et des énormes chariots contenant toutes sortes de matériels de ferme, de précieux meubles anciens, des caisses de livres, de bouteilles, de pots, de machines à coudre... Autant dire qu'à l'époque l'idée de voyager léger n'existait pas.

J'ai toujours imaginé avec émotion ce moment où, le bateau s'éloignant des quais, les voyageurs saluaient leurs proches restés à terre et sentaient leurs yeux s'embuer de larmes. Aucun d'eux ne savait ce que l'avenir lui réservait et tous devaient avoir conscience des dangers qui les attendaient. Les membres les plus âgés de la famille se doutaient qu'ils ne remettraient probablement plus les pieds sur leur

terre natale. Il dut leur falloir beaucoup de courage pour se lancer dans une telle aventure.

L'*Adolf Woermann* navigua deux longs mois. La traversée n'alla pas sans difficultés : une promiscuité terrible, la maladie et la mort inévitable de plusieurs têtes de bétail. Mais pénétrer dans le port pittoresque de Mombasa, avec en toile de fond le splendide soleil levant des tropiques, dut être comme une arrivée en Terre promise. Tandis que les adultes transféraient la cargaison du navire sur les quais, il m'a été raconté que les enfants couraient et batifolaient malgré l'humidité et la chaleur éprouvantes. Mombasa était un endroit gorgé de vitalité et de bruits, plein des couleurs éclatantes des marchandises des commerçants africains et indiens, d'odeurs d'épices, de parfums et de nourritures exotiques. Les rues étaient bordées de fleurs blanches de frangipaniers et de palmes de cocotiers. Je les vois, en attendant que le soleil achève de se lever, prendre un bon repas dans le vieux quartier de la ville.

Avant de pouvoir entamer leur périple vers l'intérieur des terres, il leur fallut emmailloter tout le bétail dans une toile de jute protectrice, en ménageant juste une petite ouverture pour les yeux et le museau, car ils traverseraient la *nyika*, une région infestée de mouches tsé-tsé. Cette formidable barrière inhospitalière, terre de broussailles arides, c'était le désert de Taru, décrit dans les années 1870 par l'explorateur écossais Joseph Thomson comme « surnaturelle et effrayante [...], sinistre et pleine de mélancolie, comme si tout n'était ici que mort et désolation ». La piqûre d'une mouche infectée pouvait être catastrophique, transmettre la trypanosomiase, une maladie débilitante du bétail contre laquelle il n'existait à l'époque aucun traitement connu. Quelques années plus tôt, la quasi-totalité des bêtes de trait utilisées pour le transport des matériaux destinés à la construction de la voie ferrée avait été anéantie de la sorte et on en

avait tiré les leçons. Il a dû en falloir des jours pour découper ces pièces d'étoffe et les attacher autour de chaque animal !

Une fois que le bétail fut prêt et le train chargé d'une multitude de biens et de possessions, l'étape suivante du voyage put commencer. Mais, en ces temps reculés, les trains ne s'ébranlaient pas sans effort. Les locomotives à vapeur avaient besoin de faire le plein en bois et en eau. Or il n'y avait pas d'eau courante à Mombasa, il fallait la remonter de puits profonds de vingt-cinq mètres, ou la rapporter de la rivière, à plus de six kilomètres de là. Le départ du train était un événement considérable.

Enfant, lorsque mon frère, mes sœurs et moi écoutions notre père nous raconter comment notre famille était venue vivre au Kenya, j'aimais particulièrement « l'histoire du voyage », ainsi qu'on avait fini par l'appeler, et, aujourd'hui encore, il me suffit de fermer les yeux pour me laisser transporter à bord de ce train et percevoir la rumeur d'impatience qui accompagna la sortie de Mombasa. Un frisson d'appréhension dut parcourir nos aventuriers, et plus particulièrement les mamans d'enfants en bas âge : la voie avait été construite récemment et, même si le groupe descendait à mi-parcours, à Nairobi, certains ponts sur chevalets de bois quelque peu branlants et les profonds ravins que le train franchissait devaient les inquiéter. Tous les adultes effectuant ce voyage étaient au courant de la mort d'une cinquantaine d'ouvriers indiens et africains en 1898, dans des circonstances effroyables, alors qu'ils construisaient un pont au-dessus de la rivière Tsavo. C'est à la suite de cette tragédie que l'on avait surnommé les lions de la région les « mangeurs d'hommes du Tsavo », ce qui n'avait certainement pas manqué d'effrayer les membres les moins intrépides de ma famille.

Si mon expérience de la vie au Kenya est à bien des égards différente de celle de mes ancêtres, l'aube qu'ils virent pour

la première fois dans toute sa splendeur, le ciel baigné de diverses nuances de violet, de rose, de roux et d'or furent sans doute les mêmes que ceux que je vois aujourd'hui. Sans doute ont-ils posé leurs yeux cernés et fatigués (et aussi envoûtés que les miens) par la poussière rouge du *nyika* sur les vastes étendues ondoyantes de la grande plaine d'Athi. De leurs fenêtres ils pouvaient voir s'étaler devant eux la munificence de la nature – un océan de gnous, de zèbres, d'antilopes, de gazelles, de girafes, de grands troupeaux de buffles et même de rhinocéros. Les enfants, m'a-t-on raconté, étaient électrisés par la transformation du paysage ; ce périple était pour eux une succession de découvertes étourdissantes. Le long de la voie ferrée, une troupe de lions repus et paresseux qui se prélassaient sous un arbre isolé, dans la plaine, incita le conducteur à stopper le convoi afin de permettre aux passagers de les admirer plus longuement. En fait, la plupart du temps, oncle Will et quelques autres voyageaient sur une petite plate-forme à l'avant de la locomotive, d'où ils pouvaient voir plus distinctement les troupeaux de gibier sur leur passage. En chasseur invétéré, mon arrière-grand-oncle alla en maintes occasions jusqu'à faire arrêter le train pour aller chasser dans la plus pure tradition. Le train attendait le retour des chasseurs, tout simplement, et les autres passagers ne protestaient pas, trop heureux de profiter du spectacle.

Pour nous, qui sommes conscients de la fragilité de la faune et qui nous sentons privilégiés quand nous réussissons furtivement à entrevoir des créatures à l'état sauvage, les actes de mes aïeux sont difficiles à comprendre. Mais à cette époque les cartes à peu près nues du Kenya révélaient peu de choses et, par-delà les deux extrémités de l'horizon, ce n'étaient que des étendues vierges et infinies, des plaines d'herbe dorées comme les blés et baignées de soleil, des luggas boisées, des vallées luxuriantes et des eaux d'une limpidité de cristal. Partout la profusion de la faune était si

fascinante qu'il est difficile, pour ceux qui n'ont jamais assisté à ce spectacle, de se représenter une telle richesse. À l'époque, personne n'imaginait que l'on pût en abattre au point de ravager le cheptel des animaux sauvages, et encore moins que l'on fût en passe de les exterminer.

Dès que le train atteignit Nairobi, les passagers devaient débarquer, régler quelques formalités administratives et se livrer à leurs derniers préparatifs avant la grande marche vers l'intérieur des terres. Nairobi, à l'origine une région de pâtures habitée par les Masaïs, avait été fondée en 1899 afin de servir de dépôt d'approvisionnement à l'Uganda Railway. Quelques années plus tard, elle devint la capitale du Protectorat britannique d'Afrique orientale. En 1907, la ville était en cours de reconstruction, après que sa population eut été décimée par une épidémie de peste. À l'arrivée de ma famille, c'était encore un dédale de cabanes, de huttes et de dukas indiennes, coupé en deux par une piste jalonnée d'arbres, la Government Road. La plupart des constructions se dressaient sur pilotis, pour éviter aux habitants de s'enfoncer dans les marais environnants. Il y avait de la poussière partout – toutes les surfaces visibles et le sol en étaient recouverts. Mais la ville était animée, débordante de vitalité, grouillant d'ouvriers indiens employés sur la voie ferrée, de colporteurs, de *rickshaws* et de *buggies* tirés par des mulets, et la famille était enchantée. Les aînés du groupe se reposèrent cette nuit-là dans l'unique hôtel – le Norfolk – qui donnait sur un marais où les créatures sauvages des plaines venaient boire en nombre. Pour oncle Will, c'était un endroit parfait. Jamais homme à laisser passer une occasion, il s'éclipsa dès la première nuit, lors d'un apéritif sous la véranda, pour aller inscrire à son tableau de chasse une autre prise de choix repérée dans les marais ; un autre soir, il n'eut pas même à abandonner son verre, car il réussit à aligner un trophée depuis l'hôtel.

Quoi qu'il en soit, assez vite, une fois les chars à bœufs chargés, la famille fut prête pour la dernière étape. Vêtus de leur épaisse tenue kaki – les femmes, le corset étroitement lacé et rien d'autres aux jambes que leurs bas –, la tête protégée par des casques coloniaux renforcés d'armatures, ils se mirent en route non sans une certaine appréhension. L'allocation gouvernementale de quelque 2 000 hectares de brousse vierge constituait certes un geste généreux de la part de Londres, mais au sein du groupe la localisation de ces nouvelles possessions, à Narok, en plein cœur du pays masai, en préoccupait plus d'un. En réalité, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Les Masaïs avaient beau s'être acquis une réputation redoutable depuis les quelque six cents ans qu'ils occupaient l'Afrique de l'Est, leur sorcier guérisseur, le chef Mbatian, leur avait conseillé de ne pas s'opposer activement à la venue sur leur terre de visages pâles ou d'un « serpent de fer », une arrivée qu'une fillette de la tribu avait vue en rêve. À dire vrai, lors des premiers pas de la famille sur son territoire, la faune sauvage fut la plus menaçante.

Le voyage prit plusieurs mois. Il n'y avait pas de routes, rien que des chemins tracés par le passage des chariots, qui suivaient la piste des bêtes sauvages à travers d'épaisses broussailles. Les mouches qui accompagnaient les hordes d'animaux occupés à brouter étaient partout, revenaient sans cesse se poser sur les visages et, malgré une tenue protectrice épaisse, pesante et chaude, la poussière très dense de la terre pénétrait dans les yeux, dans la gorge et dans les poumons, exposant tout particulièrement les enfants à des quintes de toux prolongées. Quand ils traversaient des régions habitées par les hommes des tribus locales, dont nombre d'entre elles n'avaient jamais posé les yeux sur un Blanc, les femmes poussaient souvent des cris perçants à l'approche du convoi, incitant les hommes à surgir armés de gourdins, d'arcs, de flèches et de sagaies. Il n'était d'ailleurs pas rare qu'ils lancent leurs armes sur les chariots, obligeant l'arrière-grand-

oncle à s'interposer courageusement avec des gestes de conciliation. Les prédateurs représentaient une menace omniprésente, même si, la plupart du temps, le grouillement de tout ce gibier offrait une agréable distraction. La descente dans la vallée du grand Rift suivait une piste ouverte par les premiers pionniers qui serpentait à travers les forêts indigènes très denses des hauts plateaux, avant de s'enfoncer le long de la faille escarpée éponyme et de ressortir dans la savane, au fond de la vallée. Là, les sommets isolés de deux volcans éteints, le Longonot et le Suswa, se dressaient en sentinelle au-dessus d'un chapelet de lacs alcalins et d'eau douce, et la paroi occidentale du Rift, l'Escarpement de Mau, offrait un arrière-plan inquiétant aux membres de la famille, qui auraient à s'y frayer un passage pour atteindre leur destination.

Mais il y eut aussi des moments d'une extrême beauté. Traverser des forêts fraîches et ombragées pour entrer dans des cuvettes à la végétation luxuriante baignées d'une lumière solaire étincelante suffisait à rappeler à ces voyageurs toute la richesse et la variété de cette terre. Pour les botanistes amateurs, il y avait à chaque pas de nouvelles plantes et de nouvelles fleurs devant lesquelles s'émerveiller – orchidées, glaïeuls, hibiscus et la lobélie géante, d'une taille stupéfiante, haute parfois de sept ou huit mètres, à ces altitudes. Pour les férus d'ornithologie, il y avait des oiseaux de toutes les variétés imaginables : de grandes bandes d'autruches, des étourneaux d'un bleu noir lustré, de superbes sansonnets arc-en-ciel et des soui-mangas aux plumes multicolores qui voletaient dans un concert de gazouillis étourdissants à peine percé par le braiment des ânes des tribus environnantes. Dans les villages régnaient des odeurs entêtantes de bétail et de viande grillée. Les Masaïs étaient vêtus de couvertures rouge vif, leurs longues nattes complétées d'appendices de laine, leurs cheveux teints en rouge à l'aide d'une argile ocre et leurs corps peints de la même couleur. Les colonisateurs

devaient observer avec prudence le scintillement des lances et des poignards de ces guerriers aux jambes et aux bras ornés de fines perles, aux lobes d'oreille pendants et distendus.

Mon père se souvenait assez bien de ce voyage. Je ne me suis jamais lassée de l'écouter me raconter comment les troupeaux d'animaux s'écartaient au passage de la caravane, avant de se regrouper derrière elle pour reformer comme un rideau impénétrable de créatures vivantes. Le bruit assourdissant des galops, les cris puissants des animaux étaient le cœur battant de cette nouvelle terre. Mon père adorait imiter le roucoulement inlassable des colombes et, lorsqu'il évoquait le rugissement rauque des lions, cela nous glaçait le sang et nous électrisait. La chasse au roi des animaux était presque un exercice quotidien qui allait de pair avec les longues veilles nocturnes destinées à protéger le précieux bétail des lions, des hyènes et des léopards. Tous les enfants adoraient regarder Will galoper dans ces plaines sans fin, aux côtés des élans et des girafes, et voir si son cheval parviendrait à les dépasser.

Toutefois, ces souvenirs insoucians étaient ceux de mon père, qui, à l'époque, n'était qu'un enfant. Pour les adultes, il ne s'écoulait pas de jour, voire d'heures, sans que le voyage soit émaillé de difficultés et de choix cornéliens. La progression dans les épaisses forêts des pentes de l'Escarpement de Mau vers Narok était d'une lenteur insoutenable. Les chariots devaient se frayer un passage à travers un écheveau de végétation quasi impénétrable en n'empruntant que d'étroites pistes aux éléphants. Tous les soirs, avant la rapide descente de l'obscurité, pendant que les femmes dressaient le campement, les hommes avaient la charge d'ériger des bomas de broussailles, des enclos servant à protéger le bétail durant la nuit. Même quand ils finirent par atteindre Narok, ils durent traverser l'Uaso Nyiro – aujourd'hui un mince filet d'eau, mais à l'époque une rivière large, au cours rapide.

Le seul moyen de rejoindre l'autre rive consistait à faire nager les animaux et flotter les chariots – un cauchemar logistique. Mais ces gens-là étaient déterminés et au bout d'un périlleux voyage de quatre mois ils parvinrent à destination. À la tête de son contingent, l'arrière-grand-oncle Will s'était arrêté près du lac Elmenteita, tandis que les Aggett, pour rejoindre Narok, affrontaient un défi autrement plus écrasant. Cette petite bourgade encore embryonnaire possédait certes un centre administratif et de négoce, mais leurs parcelles se situaient plus loin, au-delà de la rivière.

À leur arrivée sur place, il n'y avait évidemment rien. Cela reste difficile à imaginer – voyager des mois dans des conditions presque impossibles, en charriant les possessions de toute une vie, pour « atteindre », si l'on peut dire, une destination qui n'est rien d'autre qu'une étendue sauvage. Je me demande souvent comment ils ont compris qu'ils étaient arrivés. Là, après avoir dressé des huttes d'herbes provisoires et de robustes bomas bardés d'épines, les hommes durent entamer la besogne éreintante de dégager le terrain. Il leur faudrait un certain temps avant d'être en mesure de construire des habitations plus résistantes et de créer un semblant d'organisation domestique. Qui plus est, du fait de la localisation de leurs propriétés respectives, la famille Aggett fut dispersée et ses membres incapables de s'entraider comme ils l'auraient souhaité. Et ils auraient eu tort d'espérer un secours des Masaïs, car, de par leur tradition et leur culture, les hommes laissent toutes les tâches manuelles aux femmes pour s'occuper de leur bétail et le protéger. Ils observaient néanmoins en silence et avec une grande curiosité les coutumes des nouveaux venus, impressionnés notamment par la ténacité et le courage de mon arrière-grand-père – des attributs auxquels ils accordaient une grande valeur.

Aujourd'hui, lorsque les magasins sont à plus d'une demi-heure de route, nous sommes stressés. Quand cela m'arrive,

je repense à mon arrière-grand-mère Aggett, qui n'avait guère la besogne facile. Pour elle, les magasins les plus proches se situaient à Kijabe – à six jours de carriole. Par conséquent, entre deux soins aux animaux, et tout en repoussant jour et nuit une foule de prédateurs à poils et à plumes qui agressaient tout ce qui bougeait, elle ressortait les recettes ancestrales : elle confectionnait son savon à partir d'un beurre maison, d'œufs d'autruche ramassés dans la plaine et de soude caustique qu'elle avait apportée ; elle fabriquait des bougies en faisant fondre de la graisse de gnou qu'elle versait sur du suif – la mèche de la bougie – dans un cylindre creux et préparait des lotions et des potions à partir d'herbes sauvages mélangées à de la cire d'abeille ; la viande était salée et séchée au soleil (le *biltong* des Afrikaners), tandis que l'on conservait les baies sauvages en les mettant en bouteille. Elle travaillait infatigablement, à près de soixante ans.

Pendant un temps, ma famille jeta tout ce qu'elle avait de forces mentales et physiques dans la réussite de cette nouvelle vie. George – l'un des fils Aggett – passait beaucoup de temps avec les Masaïs et apprit assez vite leur langue en se familiarisant avec leur mode de vie. Mon arrière-grand-mère, avec sa chevelure épaisse et longue qui était une source constante de fascination chez les femmes masaïs de la région, s'aperçut que sa réputation de guérisseuse s'était répandue. La confiance qu'elle inspirait était telle que les Masaïs allaient jusqu'à lui confier leurs malades ou estropiés, certains d'entre eux présentant des blessures de sagaies ou des morsures de lions, d'autres des séquelles d'infections oculaires et cutanées. Ses remèdes secrets transmis de génération en génération utilisaient une combinaison de paraffine et de moisissures de bouses de vache séchées ainsi que des teintures d'herbes.

Cette existence nouvelle trouvant peu à peu son rythme, la famille connut des moments d'extrême satisfaction en

réussissant à assurer son autosubsistance et sa survie. Les esprits étaient constamment portés par la splendeur de ce qui les entourait : les grands espaces, la magie de ciels immenses du bleu le plus pur, la faune foisonnante. Mais les difficultés extrêmes de la vie quotidienne dans la brousse n'en étaient pas moins épuisantes et impitoyables. Pour ces premiers colons, l'Afrique demeurait une énigme et ils se lancèrent dans leurs travaux agricoles au jugé. Un sol moins fertile qu'il y paraissait manquait souvent des sels minéraux indispensables aux cultures. L'altitude et la brièveté des journées dans les régions équatoriales influençaient la croissance des plantes. Les pluies engendraient la profusion ou la famine, toujours trop ou trop peu – et souvent des orages diluviens aplattaient tout ce qui sortait de terre. Le bétail contractait des maladies inconnues et il y avait tous les risques naturels que faisaient peser les bêtes sauvages, sans compter les essaims de sauterelles et de chenilles légionnaires qui s'abattaient sur les parcelles cultivées comme autant d'armées voraces.

Pour mon arrière-grand-père, qui vieillissait, le contexte était rude. Un matin, il sortit sur son cheval favori, Princess, en tirant sa deuxième jument, Daisy, qui avait besoin d'exercice. Il attacha sa monture à l'ombre de grands arbres qui bordaient la rive de la rivière Uaso Nyiro et laissa Daisy libre de ses mouvements, certain qu'elle n'irait pas s'aventurer bien loin de sa congénère. Ensuite, il se rendit à pied vers son sillon d'irrigation, relativement loin encore de la rivière et destiné à un carré de légumes qu'il cultivait. Quand il rentra au crépuscule, harassé par sa journée, et qu'il rejoignit la rivière, il découvrit horrifié que Princess était en train de se faire dévorer par un énorme lion à la crinière noire, tapi dans une posture menaçante au-dessus de sa proie. À proximité de la scène du drame, bien trop exposée au danger, une Daisy nerveuse tournait autour de l'assaillant. Ce jour-là, mon arrière-grand-père avait enfreint sa règle d'or en ne

se munissant pas de son fusil. Il n'avait d'autre recours que d'essayer d'attraper le cheval survivant.

Entre-temps, le lion, de plus en plus menaçant, pivotait sur ses pattes arrière, grondait, montrait les dents, fouettait l'air de sa queue, guettait les moindres gestes de mon arrière-grand-père avec des éclairs dans les yeux. Daisy allait-elle le laisser s'approcher et grimper en selle ? En une fraction de seconde, il décida de tenter le tout pour le tout, se précipita vers elle, réussit tant bien que mal à se hisser sur son dos et frappa violemment des talons les flancs de la jument. Dans le même instant, le lion se rua sur lui en laissant échapper un rugissement prodigieux et Daisy eut à peine le temps de faire un bond pour se mettre hors de portée des griffes acérées du fauve.

Le vieil homme, au bord de l'épuisement, rentra chez lui en titubant ce soir-là, profondément secoué, car, indépendamment de l'épreuve endurée, il avait tendrement aimé Princess, qui l'avait porté sur des centaines de kilomètres tant en Afrique du Sud qu'au Kenya, et avec qui il avait noué des liens très forts. Pour la première fois, il s'avouait vaincu et incapable de lutter contre une telle adversité. Je crois qu'il regrettait aussi d'avoir quitté l'Afrique du Sud. Ce soir-là, mon arrière-grand-mère Aggett et lui ne dormirent pas de la nuit, ruminèrent sur leur fâcheuse situation et, dès le lendemain matin, ils avaient pris leur décision. S'ils restaient là, ils ne réussiraient jamais à s'en sortir : il fallait qu'ils changent de lieu. Le jour suivant, mon arrière-grand-père Aggett sellait Daisy et se mettait en route pour Nairobi, afin de demander conseil au gouvernement colonial.

En fait, les autorités britanniques avaient commencé à entrevoir que les colons blancs du pays masaï, vulnérables et isolés, allaient devoir être déplacés et des négociations avec les Anciens et les chefs masaïs étaient déjà en cours pour regrouper leur peuple, disséminé dans tout le Kenya, dans

la région située autour de Narok, loin de leurs ennemis, les Kikuyu. Le temps que mon arrière-grand-père et sa famille arrivent à Nairobi, la décision avait déjà été prise de les sortir du pays masaï et de leur proposer des parcelles sur le plateau de Laikipia. Pour l'élevage, c'était une région de choix, et la faune y était aussi foisonnante que dans les plaines d'Athi et sur les terres masaï de Narok.

Et la famille de recharger ses chariots et de se remettre en route, avec ce qui restait de bétail, en faisant laborieusement le chemin inverse de leur arrivée. Au même moment, des cohortes de Masaï qui vivaient sur le plateau de Laikipia descendaient dans le Rift, menées par des milliers de guerriers en grande tenue de bataille et accompagnés de 100 000 têtes de bétail, de 500 000 moutons et de centaines d'ânes avec leur chargement. Les femmes, les enfants et les aînés marchaient lentement à côté des ânes, pendant qu'une autre avant-garde de guerriers fermait la marche – le tout sous la surveillance d'un contingent des King's African Rifles, juste au cas où les guerriers se seraient écartés de leur route. Ce devait être un spectacle inoubliable, cet exode des Masaï de Laikipia vers Narok, qui coïncida avec le déplacement vers Laikipia de mes lointains parents, les Aggett.

La jeune génération était enthousiaste et impatiente de s'installer sur ses nouvelles terres, mais mes grands-parents, physiquement et nerveusement épuisés par les années qui venaient de s'écouler, prirent possession d'un terrain à une dizaine de kilomètres de la ville lacustre de Naivasha. Ils y construisirent une maison qui deviendrait l'épicentre du reste du clan, un lieu chaleureux et accueillant, offrant aux enfants une liberté, une vaste étendue de plaines où vagabonder sans entrave, en bordure d'un lac enchâssé au fond de la vallée du grand Rift.

Pendant ce temps-là, mon père, Bryan, grandissait à Nairobi. Sa vie avait un peu changé depuis l'arrivée de ses deux demi-frères, Fred et Harry. Sa mère, Ellen – devenue veuve

quand Bryan était encore enfant –, avait épousé Ernest Nye Chart. Elle avait ouvert la première rôtisserie de Nairobi, au Grand Hotel, et, fort de ce succès, le couple avait repris la direction de tout l'établissement. De leur côté, malgré les difficultés initiales, les oncles et les tantes de mon père s'étaient également implantés dans leur nouvelle patrie et avaient prospéré en organisant des parties de chasse professionnelles, en créant des élevages, des fermes, des hôtels et des compagnies de transport et de négoce.

Mon père fut l'un des tout premiers candidats de sexe masculin à se présenter – et à être reçu – à l'examen de l'université de Cambridge destiné aux jeunes gens qui avaient achevé trop tôt leur scolarité. Pendant la Première Guerre mondiale, ses aptitudes lui ont probablement sauvé la vie, car au lieu d'aller combattre sur le front il fut affecté dans un bureau. Toutefois, comme des milliers d'autres, il contracta la grippe espagnole en 1918 et fut renvoyé chez lui. Mon arrière-grand-mère Aggett prit soin de mon père jusqu'à son complet rétablissement et, dès que celui-ci se sentit assez robuste, l'un de ses oncles lui proposa du travail. Colon entreprenant, oncle Boyce avait plusieurs fers au feu – un commerce de cuirs et de peaux, une affaire de safaris, un magasin près de Narok et quelques fermes. Mon père excellait dans toutes les activités pratiques et se révéla un formidable atout pour les affaires de son oncle. À cette époque, les safaris pouvaient durer cinq ou six semaines et Bryan faisait tout pour que les clients n'oublient pas leur séjour dans la brousse.

Ma grand-mère Ellen avait de l'ambition pour son deuxième fils et n'approuvait pas qu'il aille « faire l'idiot avec les lions ». Elle le pressa d'investir dans le bétail. Toujours dévoué, Bryan se servit de ses 100 livres d'économies pour acheter huit vaches et trois agneaux, qu'il mit en pension chez mes arrière-grands-parents le temps de trouver une terre convenable. À la suite des programmes d'installation propo-

sés aux anciens combattants, un grand nombre de nouveaux colons étaient arrivés au Kenya après la Grande Guerre. Mon père et son frère Stan voulaient s'y imposer avant que la concurrence ne devînt trop vive. Tous deux gèrent leur élevage avec bon sens, semèrent à la bonne période, inventèrent des méthodes pour protéger leurs cultures. Mais, quand vint le temps des moissons, un incendie réduisit leurs efforts à néant. Bryan put s'assurer un emploi auprès d'un autre oncle en allant chasser le buffle (pour sa peau), mais Ellen lui signifia de nouveau sa désapprobation, cette fois en intervenant de façon décisive : convaincue que Bryan avait besoin de se perfectionner, elle l'envoya en Afrique du Sud.

Mon père se plia volontiers à cette décision, car Stan avait été soumis au même processus civilisateur et, de là-bas, lui avait brossé quelques portraits de jeunes femmes qui semblaient autant de cœurs à prendre. Ce fut au cours de ce séjour que Bryan Aggett fit la connaissance de Marjorie Webb, une jeune demoiselle mince et à la mise impeccable. Tous deux furent si profondément épris l'un de l'autre qu'ils voulurent aussitôt se marier – au grand dam des parents de Marjorie. Son père, en particulier, trouvait beaucoup à redire à la tribu Aggett, la jugeant inculte, grossière et despotique. Il n'était pas ravi que sa fille passe le reste de son existence au « fin fond de l'Afrique la plus noire » et, quand bien même il appréciait Bryan, il ne le jugeait pas « assez bien » pour elle. Toutefois, il sut se montrer prudent, sachant qu'un refus brutal serait contre-productif. Il acheta donc à Marjorie un billet pour le Kenya, afin qu'elle puisse raccompagner Bryan et découvrir, pendant quelques mois, la vérité crue de sa vie.

Loin de se laisser rebuter, Marjorie tomba amoureuse du Kenya. Elle adora la beauté majestueuse de cette terre et sa vibrante diversité. Elle rentra en Afrique du Sud encore plus déterminée à épouser Bryan. Et quelle motivation elle sut

insuffler à mon père ! Énergisé par leur amour, au cours des deux années suivantes, Bryan travailla comme jamais auparavant et finit par acheter plus de trois cents hectares de terres à proximité de Gilgil. Utilisant la pierre de la carrière familiale et abattant des cèdres pour en tirer du bois de charpente, il y construisit une maison, y installa une scierie et monta une petite entreprise de bois. Détail touchant : plein d'espoir dans l'avenir, il baptisa sa ferme L'Espérance*. Quand Dick Webb eut vent des réalisations de Bryan, il comprit qu'il ne pourrait plus retenir sa fille.

Deux ans après leur rencontre, Marjorie embarqua – non sans une pointe d'appréhension – à bord d'un vapeur qui appareillait du port d'East London. Dès qu'elle vit Bryan sur le quai, à Mombasa, scrutant impatiemment du regard les visages des arrivants qui se pressaient sur le pont du navire, elle sut qu'elle avait pris la bonne décision. Leur voyage vers l'intérieur des terres avait quelque chose de magique : il inaugurait l'existence qu'ils allaient maintenant partager. Elle n'oublierait jamais son arrivée à la ferme, l'odeur de l'huile de cèdre dont étaient imprégnées les pièces, lambrissées et cirées, que mon père avait construites et meublées pour elle.

La cérémonie du mariage fut joyeuse. Des membres du clan imposant des Aggett firent le voyage d'un peu partout et la fête se prolongea plusieurs jours. Marjorie fut instantanément admise au sein de la famille – même Ellen l'accepta (presque) – et elle accueillit avec bonheur sa nouvelle vie à la ferme. Femme d'intérieur et artiste de talent, elle donna quelques notes féminines à la maison et entreprit de cultiver le jardin qui, au cours des années qui suivirent, deviendra le plus beau de la région. En 1930, un an après leur mariage, elle devint la mère d'un petit garçon, Peter, suivi dix-huit mois plus tard d'une fille, Sheila. Et puis, trois

* En français dans le texte. [N.d.T.]

ans plus tard, en juin 1934, ce fut mon tour. Notre petite sœur Betty arriva quatre ans après. À cette époque, mon père avait construit une maison près de Gilgil pour Ellen – que nous, les enfants, appelions Mamie Chart – et une autre à une petite dizaine de kilomètres de chez nous pour ses beaux-parents, mamie et grand-papa Webb, qui avaient accepté de quitter l’Afrique du Sud pour se rapprocher de leurs petits-enfants. Notre famille était au complet.

Près de trente ans après avoir quitté le Cap-Oriental, certains des membres les plus éminents de la génération des pionniers s’étaient éteints – parmi eux, l’arrière-grand-oncle Will et mes arrière-grands-parents Aggett. Je ne me souviens pas d’eux, car j’étais trop jeune quand ils moururent, mais je me sens redevable de leur détermination et des sacrifices qu’ils ont consentis pour assurer la sécurité de leurs descendants. Grâce à eux, les racines de ma famille sont dans cette terre et j’en éprouve toujours une émotion profonde.

ENFANCE

« Ô Seigneur d'amour et de bonté, qui créa cette terre si belle et toutes les créatures qui marchent et qui volent, afin qu'elles puissent proclamer ta gloire. Jusqu'au jour de ma mort, je te remercierai de m'avoir placé parmi elles. »

Saint François d'Assise

Mon engagement auprès des animaux débuta très tôt. J'étais toute petite et marchais à peine, mais j'avais déjà une maman chatte et ses chatons en adoration. Ma mère m'a dit que j'étais une enfant curieuse et toujours en mouvement, toujours désireuse d'être dans l'action. Si bien que, pour m'empêcher de déranger mon frère et ma sœur pendant leurs leçons, elle me fourrait dans la caisse du chat, le seul endroit qui lui donnait la garantie de ma tranquillité : « Tu restais là des heures, à sucer ton pouce, avec un ou deux chatons nichés au creux de tes genoux. »

Des animaux, il y en avait partout, leurs bruits, leur odeur, leurs comportements faisaient partie de la trame de la vie quotidienne de la ferme et, dès que j'ai su marcher, je sortais derrière la maison en trottinant sur mes deux jambes branlantes et je me glissais dans le poulailler pour

regarder les minuscules poussins qui venaient de naître. J'adorais leur côté duveteux, leurs petits pépiements et je les abreuvais de mon babil. Quand j'allais me promener en forêt, je trouvais normal d'avoir ma suite au complet : ma mère, mon père, mon frère, mes sœurs, vite rejoints par nos chiens, Bob l'impala, Daisy l'antilope sing-sing ; seule Ricky-Ticky-Tavey, la petite mangouste naine, à la fourrure marron, courait toujours devant, ouvrant la marche. C'était un merveilleux animal de compagnie, mon préféré, affairé en permanence, curieux de tout. Les mangoustes naines sont carnivores et aiment les œufs. Quand elles en ont un, elles grimpent à un arbre ou sur un rocher et le lancent de leurs pattes de derrière pour le casser. Nous taquinions Ricky-Ticky-Tavey en lui donnant une balle de ping-pong et ça le rendait fou, parce que, contrairement à ses attentes, cet œuf-là refusait de se casser et il grondait dessus avec colère. Mais en règle générale, quand il se mettait en quête de nourriture, autrement dit d'insectes, de reptiles et de rongeurs, il émettait un sympathique pépiement, comme un gazouillis d'oiseau. Il possédait de petites oreilles, une longue queue et des membres courts, et il était si sociable qu'il voulait tout le temps prendre part à nos activités. Nous adorions le câliner sous nos chandails pour le réchauffer.

Ces excursions quotidiennes, toute cette animation familiale et ces bavardages avec les animaux faisaient tellement partie de moi que, dès le plus jeune âge, les bêtes ne m'inspiraient aucune crainte. Elles m'étaient même plus familières que mon ombre, si l'on en croit une vieille histoire de famille : à seize mois, alors que je trottais d'un pas hésitant dans le clair-obscur de notre véranda, je débouchai en pleine lumière, par une matinée ensoleillée, suivie d'une forme sombre et sinistre que je crus agrippée à moi. Il semblerait que je me sois mise à brailler avec une telle énergie que toute la maison fut rameutée. Redoutant les fourmis légionnaires, les araignées ou les morsures de serpent, ma mère

me retourna, la tête en bas, m'inspecta de fond en comble, mais ne trouva rien qui put expliquer mes cris.

— *Na lia bure*. Elle crie pour rien ! lui confirma Sega, notre cuisinier kikuyu.

— Montre-nous, Bay, insista ma mère, Bay étant le surnom que me donna la famille (le diminutif de « Baby ») jusqu'à la naissance de Betty. On me posa donc par terre et, non sans appréhension, je désignai l'ombre derrière moi. Il s'ensuivit un grand éclat de rire, mélange de soulagement et d'hilarité.

— Oh, Bay. Espèce de petite froussarde ! Ce n'est que ton ombre, s'exclama Sheila.

Bizarrement, je conserve de cette première vision fugitive un tel souvenir qu'elle est encore gravée en moi – semblable à une horrible sensation de panique devant l'inconnu.

J'étais proche de mes frères et sœurs. Dans notre petite enfance, nous étions toujours ensemble, mobilisés par toutes sortes de jeux et de petites intrigues. Nous passions la plupart de nos journées dehors. Je doute qu'il y ait sur Terre beaucoup d'endroits aussi spectaculaires que ce tronçon est-africain de la vallée du grand Rift, née des mouvements et des fractures de la croûte terrestre voilà une quinzaine de millions d'années. On a dit du Rift qu'il n'avait pas son pareil à la surface de la Terre, car tous les autres grabens de taille comparable se situent au fond des océans. Long d'environ six mille kilomètres et large par endroits de près de cent kilomètres, le segment africain de ces tranchées géologiques colossales court à travers les hauts plateaux d'Éthiopie, se fraie un passage sur les hauts plateaux du Kenya et de la Tanzanie, jusqu'à se perdre plus au sud, non loin du Mozambique. Il est ponctué de volcans anciens ou récents, parsemé de lacs d'eaux fraîches ou alcalines que nous atteignons facilement depuis la ferme de mon père. Celle-ci, nichée sur l'un des promontoires affleurant de la paroi

orientale du Rift, aux pieds de la chaîne des Aberdare, était à un peu plus de deux mille mètres d'altitude. La température y était donc idéale, avec des journées ensoleillées et des nuits fraîches.

Ma mère élevait des centaines de volailles, enfermées le matin dans de grands enclos (bomas), afin qu'elles pondent leurs œufs dans des boîtes adaptées au lieu de les déposer dans des nichées secrètes en pleine brousse. Tous les après-midi, c'était le travail de Chicken Toto de cantonner ces volatiles à l'extérieur du jardin et du potager après les avoir sortis de leurs bomas pour les laisser aller et venir librement, l'accès au jardin et au devant de la maison étant interdit aux spécimens à plumes de la ferme. L'un de mes endroits préférés était un petit poulailler fermé par un grillage, où les poules prêtes à pondre restaient posées sur leur couvée dans de petites cabanes en étain et où les poulets et les canards à peine nés suivaient leurs mères caquetantes (je pouvais consacrer des heures à observer ces boules de duvet miniatures). Dans un autre petit poulailler couvert, près du garage, il y avait nos lapins angoras domestiques, qui comptaient aussi beaucoup pour moi. Chaque fois que mes frère et sœurs avaient réussi à m'exaspérer – ce qui arrivait tous les jours –, je courais rejoindre les lapins, les canards, les poulets, les poules couveuses ou la maman chatte et ses chatons dans leur caisse, et je passais une ou deux heures paisibles en leur compagnie.

Comme dans la plupart des demeures coloniales de l'époque, les pièces situées à chaque extrémité de la maison étaient percées de larges bow-windows symétriques ouverts sur un jardin somptueux et offrant une vue spectaculaire, reliées entre elles par une longue véranda. Ma pièce préférée était notre principal espace de vie, le salon. Les murs y étaient lambrissés de cèdre vernis et décorés de peintures représentant des animaux : des buffles, des lions et un éléphant, un mâle solitaire. Les rideaux, les chaises longues et

N° d'édition : L.01EHQN000827.N001
Dépôt légal : octobre 2018